

elle était immobile devant la comtesse, la prendre pour une statue.

Après quelques instants pendant lesquels la vieille dame avait cessé de parler, pour se repaître, me semblait-il, de l'effet que ses paroles avait produit sur Rosette, elle continua :

— Il faut que l'oiseau parte tout de suite, sur-le-champ.

A ces mots, elle se dirigea vers la fenêtre. Rosette venait de reprendre ses sens.

— Oh ! je vous en prie, accordez-moi encore quelques jours, révérende dame, implora-t-elle les mains jointes.

— Rien, répondit la vieille comtesse en repoussant la jeune fille, qui s'était mise sur son passage.

— Encore un seul jour, dit Rosette, pour lui donner un peu plus de force ; songez donc, révérende dame, les chats miaulent continuellement au bas de ma fenêtre ; il se saisiraient aussitôt du pauvre petit oiseau et l'étrangleraient.

— Eh bien, qu'y aurait-il donc de si affreux ? Qu'importe pour une si misérable petite créature ? dit-elle d'un ton dédaigneux. Si seulement c'était un oiseau chanteur, mais celui-ci ne me paraît être qu'un simple moineau.

— Moineau ou rossignol, cela m'est égal, ne sont-ils donc pas tous deux sortis de la main du Créateur ? s'écria la jeune fille avec une noble indignation. Je ne veux certainement rien de plus que sauver la vie à ce pauvre petit être, pour lui rendre la liberté.

— Soit ! dit la vieille dame d'un air moqueur, il va l'avoir à l'instant. Alors, elle se mit à ma poursuite. Je m'étais blotti dans un coin, mais cela me porta malheur, car, tandis que ses doigts longs et minces se dirigeaient de mon côté, je ne pus plus me sauver assez vite, parce que devant moi se trouvait un pot de fleurs. Elle me prit.

— Pour le coup, ce n'est pas un moineau, dit-elle, après qu'elle m'eut examiné de près. Sais-tu bien, demoiselle Rosette, que tu as accueilli un rossignol ? Alors, mon petit, cela change beaucoup ton sort : tu ne goûteras plus la liberté, mais, enfermé dans une cage, tu auras bien le temps d'y rêver. Rosette, il faut apprêter pour lui la cage verte, dit-elle, attendu que les rossignols doivent être dans l'obscurité, car plus ils se trouvent malheureux, mieux ils chantent.

— Ainsi, c'est sérieux, révérende maîtresse, vous voulez enfermer mon petit oiseau ! s'écria Rose d'une voix tremblante. Oh ! ne le faites pas, je vous en conjure, ne le faites pas. Il est si doux de prêter l'oreille à son chant dans la nuit silencieuse ! Quand il se sent libre, comme ses notes ravissantes touchent le cœur, tandis que, lorsqu'il est prisonnier, son chant ne peut plus nous inspirer que des larmes.

— Chez toi, surtout, les larmes paraissent très-tendres, tu m'as l'air de toujours pleurer pendant que l'oiseau chante, dit la vieille avec un méchant rire. A vrai dire, son chant m'imprime peu, car ces sottises bêtes me troublent souvent pendant mon sommeil. Mais, puisqu'il est tombé entre mes mains, je le garde.

Rosette demeura complètement immobile, et, quand à moi, cela ne m'allait aussi que tout juste.

— Eh bien ! pourquoi lambines-tu donc ? Tu ne m'as donc pas entendue ? Il faut m'aller chercher la cage verte, continua-t-elle, en s'adressant à la pauvre Rose ; nous allons tout de suite y mettre l'oiseau.

Rosette y alla, mais avec un visage profondément triste. Le chagrin de la pauvre enfant m'alla si fort au cœur, que vraiment je pensais moins à mon affreux sort qu'à sa peine ; mais, comme il est facile de le penser, je ne me trouvais point à mon aise dans les mains glacées de la vieille dame. Il est vrai que je n'y demeurai pas longtemps, ma cage parut bientôt ; j'y fus introduit, et alors, adieu verte forêt, ciel bleu, éclat miroitant des étoiles, adieu bel univers tout entier ! J'étais alors prisonnier dans toute la force du terme. Une faible et mélancolique lueur qui m'environnait me serrait la poitrine et le cœur. Mon seul espoir était alors de rester chez Rosette, mais il ne fut aussi ravi.

— Allons, prends les devants, porte la cage dans ma chambre, reprit la vieille dame. Ma cage fut détachée et je fus emporté.

PAULINE LAHÉRIARD.

(La fin au prochain numéro.)

## LES AMUSEMENTS POPULAIRES DU DIMANCHE A PARIS

Les personnes raisonnables qui habitent la province, ne se doutent pas de la peine que l'on prend ici pour s'amuser, et comme c'est difficile !

Le samedi de chaque semaine, tout le papier public arbore la liste et le programme des fêtes du lendemain, dans la banlieue de Paris.

Il y a presque toujours de vingt à trente localités qui sollicitent les festoyeurs, et se complaisent à l'énumération des plaisirs imaginés pour eux.

Les omnibus, les tramways, les gares de chemin de fer, les bateaux-mouches sont obstrués et ne savent à qui entendre. Obtenir une place longtemps attendue est déjà difficile ; puis, à l'arrivée, on se heurte contre certains déplaisirs que ne mentionnait pas le programme des plaisirs : des foules compactes, une poussière horrible, l'écrasement de la chaleur !

Alors commence l'obligation d'un rude travail ! Pour atteindre une place n'importe où et s'y maintenir, il faut jouer des coudes, et de la langue, et du poing ! Ce que l'on voit intéresse peu, puisqu'on l'a vu l'autre dimanche ; mais cela vaut à raison de l'effort ; c'est la conquête de l'énergie et de la patience. Plus d'un des festoyeurs, traînant sa famille dans la bagarre, stimule son monde par un excitatif d'une plaisante ironie : « Allons, allons, du courage ! Nous ne sommes pas ici pour nous amuser. »

On s'amuse de cette manière toute l'après-midi et jusque le soir bien tard. Le retour est un spectacle pire que lamentable, dont j'ai décrit l'aspect au moins une fois l'an passé : les festoyeurs ont une mine qui rappelle les trainards d'une armée en déroute !

\* \* \*

Dimanche dernier, cependant, j'ai recueilli au passage un colloque qui prouve que nos Parisiens se procurent quelquefois des plaisirs assez vifs en dehors du programme de la fête.

— Eh bien ! vous êtes-vous amusés là-bas ?

— Oh ! mais oui ! Figurez-vous qu'à la nuit tombante, un cheval attelé à un cabriolet s'est emporté. Cela a fait une bousculade ! Des centaines de personnes tombaient les unes sur les autres. Il y a eu je ne sais combien de petites boutiques de renversées ! On a cru un instant que le cheval allait entrer dans le cirque d'un saltimbanque, plein de monde !

— Ah ! ah ! ah ! Quel margouillis cela aurait fait ! Vous n'avez rien souffert, vous autres ?

— Mais si, mon cher ! J'ai perdu ma femme et ma petite pendant plus d'une demi-heure. Et vous ? à Noisy-le-Sec, vous êtes-vous amusés !

— Non. Il n'y a rien eu. C'était toujours la même chose. Nous sommes éreintés.

\* \* \*

Certainement, le progrès n'a pas dit son dernier mot ! Si la civilisation moderne continue sa marche ascendante, je ne serais point surpris que le programme des fêtes de la banlieue ne contint un jour la promesse de quelques inattendus de la même nature que celui du cheval emporté.

— Dieu est ordre, a dit Bossuet.

On ne s'amuse guère avec l'ordre. Tous les quinze à vingt ans, un cheval attelé et emporté, qui renverse le monde et les boutiques, cela récrée une foule de gens, et même cela leur profite.

N'appuyons pas ; au contraire, glissons. Du côté de Dieu, il y a des fêtes, comme aussi de l'autre côté. Chacun s'explique qu'elles ne peuvent se ressembler aucunement.

Mais cette image du cheval attelé et emporté mériterait qu'on s'y arrêtât un peu, car elle est juste, au point d'être devenue classique. Quel tribun coutumier des formes solennelles ne nous a cinquante fois averti « sur le risque que d'imprudents novateurs faisaient courir au char de l'Etat ! » sans compter la formule pittoresque de Joseph Prudhomme : « Le char de l'Etat navigue sur un volcan ! »

On a trouvé cela drôle ! Certain poète de grand renom nous en a dit de plus drôles sans rire.

Toutefois, prenons garde ! Le char de ma chronique côtoie les abîmes dont les seuls organes quotidiens ont le droit de sonder la profondeur !

Heureusement, je ne le lance jamais au galop, ce qui me permet de n'écraser rien ni personne, et de tourner de court sans verser.

\* \* \*

Même de reculer au besoin, pour atteindre la conclusion d'un fait que je laissais négligemment en arrière.

On prend ici, disais-je, une peine horrible pour s'amuser, même pour ne pas s'amuser, tandis que nous, les catholiques, nous procurons à peu de frais, sans bruit et sans tumulte, des plaisirs réels.

L'Eglise a des fêtes, brillantes et poétiques, qui conviennent aussi les foules. On se fasse quelquefois au point que l'on a à peine de la place pour s'agenouiller. Mais,

à l'entrée comme à la sortie, jamais de désordres, ni de disputes, ni de poussées violentes.

Et puis, nous avons des pèlerinages dans la banlieue assez souvent. Les esprits forts nous regardent au défilé, avec haine et mépris. Nos pèlerinages cependant ont une autre mine et un autre caractère que les vingt à trente pèlerinages du peuple parisien dont j'ai indiqué l'aspect.

Dans nos plaisirs, l'ordre, la paix, les douces émotions, avec le concours de la poésie et des arts.

Dans les plaisirs de l'autre monde, qui dit moderne et ne fait que réfracter les sinistres ennuis du monde païen, un immense effort et de mortelles fatigues pour ne pas même parvenir à voir commodément de tapageuses fariboles qu'on a déjà vues cent fois ; et une disposition à souhaiter l'inattendu d'une catastrophe : cinq cents personnes écrasées ! le spectacle allégorique d'un char de l'Etat libre enfin, et qui a pris le mors aux dents !

Mais j'allais oublier un surcroît dont s'enrichissent cet été nombre de programmes festoyeurs du dimanche.

Ce sont les aérostats. Voyez-vous les quinze à vingt mille curieux d'une fête se tenant le nez en l'air l'espace d'une heure pour contempler un ballon ?

A vrai dire, ils espèrent qu'un jour ou l'autre, le ballon crèvera et culbutera avec les ballonniers.

Il ne crève ni ne culbute jamais ! On le regarde toujours néanmoins. L'homme vit d'espérance !

Peut-être ai-je tort de plaisanter ce ridicule loisir. Grâce aux ballons, en définitive, des masses de Parisiens déshabitués du signe de la croix, lèvent de temps en temps encore les yeux vers le ciel.

Celui qui voit tout les voit. Je doute fort que le spectacle de ces mille et mille figures, se tenant le nez en l'air et la bouche béante, réjouisse son cœur paternel !

\* \* \*

Nous aurons bientôt, nous avons déjà l'ouverture de la chasse. Le feu commence dans les régions méridionales. Il ne commencera, dans notre pourtour parisien, que vers la mi-septembre. Alors nous verrons derechef les gares des chemins de fer s'emplier de chasseurs en grand uniforme, qui sont aux vrais chasseurs ce que la garde nationale est à l'armée.

On nous assure que le gibier abonde, le lièvre surtout. Mais que cette question de la chasse est désagréable, à cause de certaines analogies ou de certaines affinités !

D'abord, elle fait penser aux élections qui, prochainement, vont mettre en campagne des centaines de mille d'individus. Tandis qu'on préparera la chasse au scrutin, on négligera l'autre : le gibier aura du bon temps ! car nul ne peut courir deux lièvres à la fois.

Ensuite, cette malheureuse question de chasse coïncide avec la chasse au gibier.... de plume... et d'encre !

C'est très-curieux ; et se taire absolument ne serait ni aisé ni juste. Songez donc ! chaque feuille quotidienne a une rubrique spéciale d'au moins deux colonnes où l'on enregistre chaque jour les pièces abattues. Les *Echos* et les *Francs-parleurs* tombent les uns sur les autres, que c'est un plaisir ! et l'on appréhende aussi les braconniers !

Par malheur, tous les gibiers se ressemblent, la chasse en vain les décime : ça repousse !

Remarquez que je constate un fait curieux, sans plus. On doit agir selon l'ordre et la loi. N'ayant point de port d'armes, je ne chasse pas. Je me borne à l'innocent plaisir de regarder la chasse et les chasseurs.

\* \* \*

Cependant, il ne faut pas trop se fier à son innocence, encore moins à une innocence malicieuse.

Il y a plus d'un demi-siècle, au bon vieux temps des fusils à pierre, certain campagnard d'un naturel farceur voulut s'amuser aux dépens des gendarmes. La chasse venait d'ouvrir. Armé d'un vieux fusil de rebut, il quitte la grande route et

s'en va errant le long des pièces de luzerne et des carrés de pommes de terre. Un uniforme de la maréchaussée apparaît enfin et aborde le farceur.

— Votre port d'armes ?

— Je n'en ai pas.

— Comment ! vous chassez sans port d'armes ? Comme cela d'un air tranquille ? Alors, je vous déclare procès-verbal.

Le campagnard se prit à rire, et montra son fusil, qui n'avait ni pierre, ni chien, ni bassinet.

— Ah ! vous faites le farceur ! Rira bien qui rira le dernier. Je vous déclare procès-verbal tout de même. Seulement, je mentionnerai vous avoir surpris en chasse avec une arme en mauvais état.

Ce procès-verbal égayait fort la caserne. J'ose même vous garantir que c'est de là que provient le dicton si connu : « Dans la gendarmerie, quant un gendarme rit, tous les gendarmes rient. »

Nonobstant, le farceur a dû comparaître en police correctionnelle, muni d'un avocat. Il fut acquitté par grâce ou indulgence. Mais son défenseur de la veuve et de l'orphelin lui coûta vingt-cinq francs : à peu près juste le prix d'un port d'armes !

Ne plaisantons que bien médiocrement avec les choses graves !

Je cours mettre au râtelier mon inoffensif fusil à pierre.

— *La France Illustrée.*

VENET.

## LE PÈRE MARQUETTE

Nous reproduisons ci-dessous une intéressante correspondance de Détroit au *Times* de New-York :

On attache ici beaucoup d'intérêt à une découverte qui vient d'être faite à Point Saint-Ignace, sur le détroit de Mackinac. Les annales des jésuites indiquent que le plus intrépide des missionnaires catholiques explorateurs du nord-ouest, le père Marquette, est mort en 1675, près des rives du lac Michigan, au bord de la rivière qui porte aujourd'hui son nom, et à l'endroit où s'élève maintenant le village de Ludington (Michigan.)

Deux ans plus tard, une bande de Hurons convertis exhuma le corps, nettoya les ossements et les porta à la mission qu'il avait fondée quarante ans auparavant à Point Saint-Ignace. Ils furent ensevelis sous la chapelle, qui depuis bien des années est tombée en ruines.

Le printemps dernier, David Murray, propriétaire d'une ferme dans cette région, a trouvé en faisant des travaux de défrichement, les traces d'une ancienne cave qui, d'après l'emplacement, la forme, etc., devait être la fondation de la vieille chapelle des jésuites. Beaucoup d'antiquaires et de touristes ont visité l'endroit, et d'après les lettres de Mackinac du 27 août, on a maintenant presque la certitude d'avoir trouvé le lieu d'inhumation du père Marquette, et les autorités catholiques ont décidé de poursuivre les explorations. De courtes dépêches télégraphiques reçues ces derniers jours annoncent qu'en présence de l'évêque catholique de la péninsule supérieure, on a exhumé, lundi, quelques ossements enfermés dans un cercueil d'écorce de bouleau et qui sont tombés en poussière dès qu'ils ont été exposés à l'air. On ne donne pas d'autres détails, mais on exprime toute confiance que les restes du père Marquette ont véritablement été découverts. Des mesures seront prises pour s'assurer qu'il n'y a pas d'imposture et pour, s'il y a lieu, honorer comme il convient cette découverte intéressante.

## AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vantours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J. H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig.

— Le papier Rigolot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros :

A. DELAU,

223, rue McGill, Montréal.